

# 1

## Pourquoi mon père est-il mort ?

*Le bonheur des hommes réside dans le contentement.*

— Mahatma Gandhi

Je suis né le 9 août 1936, en Inde, dans une maison bâtie près d'un prunier, dans une bourgade nichée au cœur des déserts du Rajasthan. À Sri Dungargarh, nous n'avions ni électricité, ni radio, ni télévision, ni téléphone. Ma famille n'était ni riche, ni pauvre, mon père était un commerçant, nous possédions des chameaux et des vaches, une ferme et un lopin de terre, des objets d'art et d'artisanat, des contes et des chansons, de la danse et de la musique en abondance.

J'avais quatre ans quand mon père est mort, emporté par une crise cardiaque. Il laissait ma mère seule, à la tête d'une famille de huit enfants. J'étais le dernier-né. Elle m'a souvent dit que j'avais été pour elle une source de réconfort aux heures les plus noires de son chagrin. Si je n'ai jamais manqué d'amour, je ne pouvais pas ignorer qu'il m'était dispensé par une femme au cœur brisé, certes courageuse mais trop accablée pour dissimuler sa douleur et ses larmes. J'en étais le témoin impuissant.

Mais un jour, ma mère a recommencé à chanter. Il s'agissait de mantras, des chants sacrés qui louaient la force d'âme et la sérénité, la nécessité, pour chacun, sur cette Terre, d'accepter les peines comme les joies, et qui évoquaient la mort, cette étape naturelle qui fait partie de la vie. Je tendais l'oreille pour écouter les paroles : elles me ravissaient. Parfois, ma mère s'interrompait pour méditer. Je la voyais revivre.

Semaine après semaine, le voile de tristesse qui l'assombrissait depuis la mort de mon père cédait la place à une force nouvelle dont son corps semblait désormais vibrer. Elle passait du chagrin à la sérénité, de la solitude à une forme de plénitude et de stabilité affective. Elle retrouvait sa place parmi nous. Elle riait à nouveau. Et elle parlait. Nous parcourions ensemble notre lopin de terre et je la voyais même s'émerveiller : elle me racontait les arbres, les abeilles, les papillons, la nature et ses prodiges, de fabuleuses histoires qui me mettaient en joie. Je me réjouissais d'être son fils et de découvrir le monde avec elle.

Ma mère a vaincu ses peurs en travaillant sa spiritualité. Elle savait désormais célébrer le moment présent et faire confiance à l'avenir, sans céder au doute ni à des envies inconsidérées. Elle ne se mettait quasiment jamais en colère. Cette femme merveilleuse, qui fut mon héros, mon mentor, mon professeur, mon maître à penser, était à nouveau heureuse.

Quand je me retourne sur mon passé, je suis étonné des souvenirs si précis que j'en conserve.

Si ma mère avait fini par admettre la mort de mon père, pour ma part, je ne surmontais pas le choc que sa douleur m'avait causé. J'étais incapable d'oublier ses

larmes, son deuil. J'avais sept ou huit ans quand j'ai sombré dans une profonde tristesse. J'étais hanté par des questions existentielles : pourquoi mon père est-il mort ? C'est quoi, la mort ? Ma mère va-t-elle mourir elle aussi ? Et moi ? J'étais inquiet, j'interrogeais mon entourage, mais personne n'avait de réponse satisfaisante, pas même ma mère qui me disait : « Oui, un jour, je mourrai moi aussi. Et toi aussi, tu mourras. Nous mourrons tous, car nous sommes pris dans le cycle sans fin des naissances et des renaissances. » Ce qui ne faisait qu'accroître mon anxiété et mon insatisfaction. Car personne, absolument personne ne glissait à mes oreilles la réponse que j'attendais : « Oui, tu peux agir pour empêcher tes proches de mourir. Oui, tu peux vivre sans craindre la mort. »

J'avais à peine neuf ans quand, pour entendre ces mots que j'espérais, j'ai été au temple écouter le chef de notre communauté, guru Tulsi. En sanskrit, *tulsi* signifie basilic, une plante sacrée mais très commune. Guru Tulsi, lui, n'avait rien de commun. À trente ans à peine, il était profondément aimé et vénéré par ses fidèles qui le surnommaient Gurudev, le divin guru.

Ce jour-là, j'ai bu ses paroles avec ferveur. Il était le père que j'avais perdu, il était l'incarnation de la paix, de la sérénité. Il me semblait si heureux... À la fin de sa causerie, je me suis approché de lui pour lui poser ces questions qui m'angoissaient tant. Il m'a écouté longuement, et a enfin prononcé ces mots que j'attendais : « Oui, tu peux mettre fin au cycle des naissances et des renaissances. Tu peux atteindre le nirvana, la libération absolue qui te dégagera des liens et des obligations du monde terrestre. Oui, tu peux te

libérer du chagrin, de la solitude et de toute forme de souffrance humaine. »

Ainsi parlait l'homme qui avait découvert la vérité et auquel les adultes de mon entourage accordaient foi et confiance. J'étais émerveillé.

« Que dois-je faire pour atteindre le nirvana ? lui ai-je demandé.

— Tu dois renoncer au monde et t'engager dans la voie monastique. Délivre-toi de tes possessions et de ton amour-propre. Libère-toi de tes entraves familiales et de ton goût pour l'aisance et le confort. Deviens moine ! »

Il me parlait avec fermeté, comme s'il s'agissait d'une évidence. Je ne vivais pas dans l'aisance, je n'avais jamais eu de jeux, mais je l'écoutais passionnément, sans le contredire. J'étais prêt à tout pour vaincre la mort.

« Je veux vivre avec vous, Gurudev ! Je veux être moine ! »

J'ai prononcé ces paroles sans réfléchir ni hésiter. Je tremblais. Le souffle court, j'entendais mon cœur battre à tout rompre dans ma poitrine. Je n'avais pas de doutes quant à mon désir de devenir moine. J'étais transporté de joie à l'idée de marcher aux côtés de Tulsi. Auprès de lui, je me sentais à l'abri.

De retour chez nous, j'ai aussitôt annoncé ma décision à ma mère et j'ai eu la chance de trouver en elle une alliée – quoique réticente. « Si telle est ta vocation, de quel droit ferais-je obstacle à ta quête spirituelle ? » m'a-t-elle répondu.

Mes frères aînés, ainsi que certains de nos proches, ont été moins compréhensifs : il leur semblait

impossible que j'aie une vision claire de mon destin à un âge si précoce.

« Il est très jeune, en effet, leur avait répondu ma mère. Et j'ai peine à laisser ce petit garçon me quitter. Mais un enfant n'est pas un adulte inachevé : c'est un être à part entière. Si nous étouffons ou contrarions sa quête de spiritualité, comment réagira-t-il ? Quels seront les effets de notre refus sur une âme aussi tendre ? Ce n'est pas une décision facile, mais plus j'y pense, plus je suis convaincue que nous devons le laisser suivre la voie qu'il a choisie. »

Au fond d'elle, ma mère avait toujours pensé que j'avais « une vieille âme dans un jeune corps ». Elle était certaine que mon attirance pour la vie monastique était liée au karma des vies antérieures que mon âme avait menées avant de s'incarner dans mon corps. Mes frères étaient stupéfaits par les paroles de ma mère. Moi, je me sentais rasséréiné. Elles avaient réchauffé mon cœur : ma mère m'aimait sans chercher à me posséder.

En faisant preuve d'audace et d'abnégation – assez pour me laisser quitter la maison à neuf ans pour devenir un moine mendiant –, elle a sans doute bâti les fondations du courage et du militantisme qui ont ensuite guidé ma vie entière. Fort de son soutien, j'ai fini par persuader toute la famille, y compris le plus réticent de mes frères, de m'autoriser à rejoindre la communauté monastique de Gurudev Tulsi.

J'ai ainsi quitté mon foyer, mon école, mes amis et dénoué les liens qui m'unissaient à ma mère bien-aimée. À neuf ans, je suis devenu un moine jaïn. Et pendant les neuf années qui ont suivi, j'ai vécu sans

argent, sans maison et sans possessions. J'ai appris l'art du renoncement.

Car le jaïnisme postule que le fait de posséder un minimum de biens matériels est le préalable à une vie spirituelle portée à son maximum. Ainsi que nous l'enseignait notre guru, plus nous passons de temps à amasser des biens matériels, moins il nous reste de temps pour méditer, étudier les textes sacrés, chanter et psalmodier les mantras. « N'écoutez pas le bruit du monde. Ne lisez pas d'autres livres que les textes sacrés du jaïnisme. Apprenez-les par cœur et pensez-y jour et nuit », nous répétait-il. Et chaque jour, il nous appelait à encore plus de dépouillement : « Jetez vos rancœurs et vos pensées négatives au feu brûlant de l'ascétisme : l'austérité et la simplicité de notre mode de vie les réduiront en cendres. »

Un bol à aumône à la main, j'ai mendié pour me nourrir – une fois par jour seulement, me contentant de ce que l'on me donnait, sans rien garder pour la nuit ou le lendemain. J'ai renoncé à toute possession, ne conservant, pour seuls biens, que ce que je pouvais porter sur moi. J'ai pris conscience que vivre d'amour et de générosité engendre l'amour et la générosité. Que vivre simplement, c'est vivre librement, dans l'assurance que « tout ira bien, tout tend au bien », comme l'écrivait sainte Julienne de Norwich, une mystique anglaise qui vécut recluse au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. La simplicité volontaire nous rapproche de la vérité la plus pure, de la bonté la plus durable et de la beauté la plus subtile.

J'ai marché pieds nus en chantant « Aum, Aum, Aum », le mantra des mantras. J'ai appris par cœur plus de dix mille versets et l'art de les calligraphier pour

les sublimer. Je n'ai pas pris un seul bain durant toutes ces années. Mes épais cheveux noirs étaient arrachés, un à un, deux fois par an. J'ai aussi appris à jeûner vingt-quatre heures, puis quarante-huit heures, puis trois jours par mois. Assis à même le sol, j'ai médité deux heures chaque matin et deux heures chaque soir, en me concentrant sur l'*atman*, mon moi intime et éternel, et sur sa fusion avec le *paramatman*, l'esprit ultime et illimité de la lumière pure.

J'étais dépouillé de tout, mais je ne ressentais aucun manque : je m'étais affranchi de mes désirs. J'étais entraîné à penser différemment et les biens matériels ne représentaient absolument rien pour moi. Guru Tulsi m'a offert un cadeau dont je lui reste, des décennies plus tard, profondément redevable : avec lui, j'ai compris que toutes nos peurs, à commencer par celle du manque, s'enracinent dans l'ego, la colère, la convoitise et l'orgueil. J'ai aussi compris que, pour les surmonter, il me suffisait de réussir à me libérer de mes craintes et à me fier à l'inconnu. Ce qui, je le reconnais, est plus facile à dire qu'à faire...

J'ai beaucoup appris au cours de ces neuf années passées au sein de la communauté monastique. J'ai surtout appris à vivre en paix avec moi-même, avec les autres, avec le monde.

Les jaïns sont des pacifistes qui défendent la non-violence avec tant de ferveur qu'ils sont parfois taxés d'extrémisme : ils refusent d'attenter à toute forme de vie, même la plus infime. Évidemment végétarien, je veillais scrupuleusement, comme tous les moines, à ne pas écraser ou tuer le moindre insecte, même les mouches et les moustiques qui m'importunaient. L'une

des conséquences pratiques de ce respect extrême de la vie était l'obligation de marcher pieds nus pour me déplacer. Pendant neuf ans, je ne suis pas monté à dos d'âne, de chameau ou de cheval ; je n'ai pas pris de voiture, de train, d'autobus, de bicyclette, de bateau ou d'avion. Pourtant, j'ai franchi des milliers de kilomètres, traversé des jungles et des déserts, des montagnes et des plaines, sous la chaleur du soleil ou la morsure du froid. Marcher n'était pas seulement un moyen d'aller d'un point A à un point B : c'était une véritable pratique spirituelle, un apprentissage de la simplicité, du minimalisme et de la méditation.

Ce mode de vie ascétique nous aidait, nous les moines, à accéder peu à peu à la paix intérieure. « Comment pouvez-vous propager la paix dans le monde si vous n'êtes pas en paix avec vous-même ? » nous demandait Gurudev Tulsi. « La paix ne réside pas seulement dans vos pensées et vos propos : elle transparaît dans vos actes et votre comportement. Pour faire la paix, il faut d'abord être en paix. De même que la consistance, la couleur et les qualités nutritives du lait forment un tout indissociable, penser, parler et être en paix doivent former un tout en chacun de vous. Alors, vous diffuserez la paix autour de vous aussi aisément que le soleil diffuse la lumière. »

Étais-je heureux ? C'est une question que je ne me posais pas en ces termes. Je vivais dans l'espoir de la *moksha*, la libération suprême.

À quatorze ans, devenu adolescent, je méditais de plus en plus longuement et je jeûnais de plus en plus fréquemment. Je voulais me libérer de l'orgueil, de l'envie et de la colère, de mes désirs, de mes doutes,

afin d'être purifié de tous mes péchés. J'effectuais de grandes marches, seul, en quête de salut.

À seize ou dix-sept ans, j'ai résolu de redoubler d'efforts pour libérer mon âme. Je considérais alors mon corps comme une entrave, et le monde comme un piège. Je me demandais ce que je pouvais faire de plus. Je suppliais Kala, le dieu de la Mort, de me libérer de mon corps et du monde !

C'était une époque étrange. J'approchais de mes dix-huit ans quand, peu à peu, tout a commencé à me sembler à la fois accablant et source de tentation. Jusque-là, j'appréciais mon existence recluse et ascétique qui avait renforcé ma résilience. Mais au cours de nos longues marches, je voyais les pauvres, mon cœur se brisait sur le statut des intouchables, je me demandais pourquoi ils ne devaient pas être touchés. Pourtant ils travaillaient dur mais ils étaient brimés. Moi, je travaillais à mon salut, je veillais à ma pureté. Et j'avais l'impression de suffoquer.

Je ne désirais alors plus qu'une seule chose : mourir et ne jamais revenir en ce monde...